

Claude Poulain

**LE BAL
DU PROSCRIT**



Denoël

roman

Extrait de la publication

LE BAL DU PROSCRIT

**DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS**

**Les Chevauchées de l'an mil, Tome 1
Les Chevauchées de l'an mil, Tome 2
Étienne Marcel**

Claude Poulain

**LE BAL
DU PROSCRIT**

Denoël

roman

Ouvrage publié sous la direction
de Françoise ROTH

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1997, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24536.5
B 24536.0

Où vais-je ? Où peut-on rêver d'aller en hiver ?
Je vais au-devant du printemps, je vais au-
devant du soleil.

GÉRARD DE NERVAL

La force tenait lieu de droit et d'équité.
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
BOILEAU, *Art poét.* IV

CHAPITRE I

Depuis trois jours qu'ils pistaient le détachement anglais, impossible de mettre en défaut sa vigilance. La fatigue et la faim tenaillaient les hommes lorsqu'en fin de la quatrième matinée, l'ennemi atteignit ce hameau, et s'y engouffra. L'instant suivant commençaient de retentir des cris de frayeur puis de souffrance.

Encore une paire d'heures d'attente et l'instant favorable allait sonner. Ultimes reptations et précautions vétilleuses. Il devait être trois heures de relevée lorsque Thomas le Prêcheur se dressant soudain gueula : « Tue ! Tue !... »

Ses quarante-six hommes bondirent hors du sous-bois et foncèrent sans soucis du terrain hérissé d'épines noires et jonché d'obstacles divers. Hélas ! déjà le village flambait. Entre les dernières mesures, les godons désarmés, soucieux seulement de s'empiffrer après le sac et le pillage, ne purent opposer de résistance. Même les chefs, tripes pleines et gosiers étanchés, ne parvinrent qu'à ferrailer un moment avant de s'écrouler sous les coups de piques et d'épées. Ensuite, les vainqueurs procédèrent à la recherche minutieuse d'éventuels survivants. Puis sécurité assurée, la compagnie de soudoyers se restaura avec les victuailles récupérées sur les cadavres des godons.

En automne la nuit tombe tôt. Les dispositions de garde prises, l'heure du repos arrivant, les guerriers s'efforcèrent de trouver un lieu à peu près sec où dormir. Ensuite, le silence s'établit entrecoupé seulement par les appels rythmés des guetteurs et les ronflements des dormeurs.

Bien que l'incendie de la mesure ne remontât qu'au début de l'après-midi, déjà la pluie, fine mais dense, imprégnait ses pans de mur noircis, ainsi que les débris de la charpente. Afin de bénéficier de l'étroite bande de sol à peu près protégée par les décombres en équilibre de l'ancien toit, trois hommes s'étaient plaqués contre les parois de hourdis.

Soudain, l'un des corps broncha. Soit qu'il se fût insensiblement déplacé, soit que la gouttière fût nouvelle, un filet d'eau venait de l'atteindre sous l'oreille. D'un coup de reins Pierre Collet se rencogna. Cette lumière pâle et pauvre qui succédait à la nuit méritait-elle le nom de jour ? Comment dormir dans la crasse visqueuse qui les environnait ?

Pénible retour à la réalité. Il soupira, s'étira, puis souleva la tête. Ses deux compagnons et amis reposaient à deux et trois toises de lui.

Au printemps, ils avaient contribué à la victoire de Baugé, sous les ordres du maréchal de La Fayette, en compagnie des Écossais de Jean Stuart et du comte de Douglas. Victoire complète et mort du duc de Clarence, l'un des frères du roi Henri V. Trois jours de liesse suivaient, après avoir détroussé les morts ennemis. Ensuite, rien ! retour à la normale avec l'ennui, la faim, la fatigue et les dangers chaque jour renouvelés. Peu après, un nouveau général avait engagé la compagnie : Pierre de Vignolès, spécialiste du coup de main : on tue, on détruit, puis on détale, profitant de la confusion... A la longue la troupe finissait par tout mélanger : poursuivant, poursuivi, chat et souris à la fois, elle s'y perdait. Hier était l'exception.

La sensation de faim voila un instant la pensée de Pierre. Du

bissac lui ayant servi d'oreiller, il tira un morceau de lard et un quignon de pain. Appuyé sur un coude, il mangea. Mais, dès les premières bouchées, la viande rancie le fit grimacer, raviva son agressivité. Quand sortirait-il du guépier dans lequel il s'était fourvoyé ? Mais pourquoi ses aspirations à la liberté auraient-elles plus de chance d'aboutir qu'elles n'en avaient eu la veille ?

Depuis huit années Pierre suivait Thomas, ce capitaine retors, implacable, sachant enflammer par son dynamisme. Les hommes en oubliaient sa violence et sa cupidité. Et le Prêcheur jouissait si bien de leur confiance que la compagnie réagissait aux ordres comme un instrument de précision.

Hier, le dernier godon mort, les quarante-six hommes d'arme de Thomas, dont huit cavaliers, s'étaient à leur tour rempli la panse, avant de chercher un refuge pour la nuit. Déjà le jour déclinait. Un refuge ! Soir après soir ces bauges dérisoires ! De la veille Pierre ne conservait que la vision du capitaine Thomas se glissant, hilare de l'aubaine, dans une soue à cochons, seul local possédant un toit intact. Ce matin, s'il ne lui était guère aisé de situer ses compagnons, Pierre les imaginait sans peine dormaillant à proximité, sous des auvents de fortune.

Un nouveau tourbillon de la bise matinale le fit une fois encore frissonner. Allons ! il ne se rendormirait pas. Par l'ouverture de l'ancienne porte, il apercevait un horizon plat de terres grisâtres ou brunes, comme râpées, limité au sud par des bois que cette proche Toussaint laissait noirs et griffus. A six pas de la porte, face contre terre, deux cadavres s'étaient étalés, un homme et une femme, peut-être s'agissait-il du couple habitant naguère le taudis. Leurs mains crispées semblaient vouloir s'incruster dans le sol, comme pour échapper aux becs durs des corbeaux gras que l'agitation de la veille avait tenus à l'écart, mais qui, désormais, rôdaillaient afin de se rapprocher des ruines par étapes hypocrites.

Période pourrie ! tout sombrait, se décomposait. Où placer

ses espoirs ? D'un sursaut Pierre Collet se redressa, heurtant son épée qui tomba avec fracas sur le bassin. Ses deux voisins n'en bronchèrent pas pour autant. Dos contre le mur, il se reprit à jurer. Chienne de vie qui l'avait transformé en soudard ! Quelle dérision !

Non loin, des loups hurlaient. Leurs plaintes faisaient broncher les chevaux cependant que les cris alternés des sentinelles rythmaient le sommeil de beaucoup et rassuraient ceux qui le cherchaient.

Contraint de s'engager dans le métier des armes, Pierre avait cru n'y faire qu'un stage assez bref. Le temps qu'on l'oublie, que s'affadissent les poursuites judiciaires.

Il lui avait fallu en rabattre.

Brutal découragement ! Merde ! Il gueula cette interjection : rater ainsi sa vie ! Perdre d'un coup l'unique partie. Nerfs à vif, colère ravivée. Huit années s'étaient écoulées. Ici ou là il s'était battu, contre l'Anglais ou le Bourguignon. Plus exactement contre ceux qui arboraient leurs emblèmes. Car des soudards il en venait de partout. Excités par la perspective de participer à l'interminable curée du royaume des Lys. Des Navarrais, des Allemands, des Écossais, des Hongrois, des Suisses, des Flamands... et tant et tant d'autres... Et je te pille, et je te viole, et je te tue, et je te supplicie... Quelle sacrée ronde ! Les rustres ne s'y retrouvant plus prenaient leurs jambes à leur cou, et oubliaient de gratter la terre de leurs champs. Car il n'y avait guère que les murailles d'une bonne ville pour décourager tant de rage.

Pierre Collet s'étant frotté les yeux se racla le dos contre un reste de porte. La fatigue et le dégoût ne le lâchaient pas. Sourcils froncés, il fixait le panorama lugubre. Marches, contremarches, fuites, poursuite. Les horions continueraient de pleuvoir, le sang coulerait, les cadavres s'amoncelleraient. Entre-temps on dormirait peu, on mangerait mal, on ne jouirait, au mieux, que de

plaisirs frelatés, ou tarifés par des ribaudes aussi laides que cupides et, par-dessus le marché, on ne serait payé qu'avec des pièces rognées.

Tout à l'heure, Thomas le Prêcheur ordonnerait le rassemblement. Pierre savait qu'on irait vers Saint-Quentin, où ils retrouveraient Pierre de Vignolès, ce Gascon si coléreux qu'on avait fini par le surnommer la Hire. D'ici là, d'autres formations les rejoindraient. Alors le sort de la petite armée ainsi constituée dépendrait des initiatives de ce la Hire.

Succession de jurons ! litanie qui soulage. Vingt-huit ans n'étaient pas à ses yeux un âge pour sauter le pas. Qu'avait-il expérimenté des plaisirs de la vie ? Un simple avant-goût. Ce n'était qu'en rêve qu'il connaissait les couches moelleuses, les repas savoureux arrosés de vins gouleyants, les vêtements élégants doux à la peau, les escarcelles saturées de pièces d'or et d'argent, et surtout les caresses des jolies femmes pâmées sous les vôtres. Sans compter les joies pures d'un noble cabinet. Lui qui avait tant rêvé de soleil, de voyages sous un ciel bleu et de mer lumineuse et qui n'était confronté qu'à cette dégueulasserie, cette bruine froide, têtue qui s'insinuait sous la cuirasse, et quand viendrait l'été ce serait pour y crever de chaud et macérer les jours de combat dans la sueur et l'urine.

Mieux ne valait-il pas en finir ? La mort ! Toujours la mort s'offrait en perspective. Comme si tout autre issue eût été impensable. Tu restes ? Attends-toi au coup meurtrier. Tu pars ? Attends-toi à rencontrer la faucheuse multiforme. Mais, bon Dieu ! Et l'espoir dans tout ça ? Et la chance, le coup du destin ?

Collet soupira. Était-il juste d'affirmer que la chance lui tournait le dos ? En fait, réfugié derrière le masque du malchanceux, n'acceptait-il pas l'enlisement ? Depuis des années la prudence de ses analyses confinait à la lâcheté. Quelles raisons l'obligeaient à toujours reléguer l'heure du défi dans un avenir mythique ? Trois années après son admission dans la compagnie, il avait été

dire au Prêcheur son désir de partir. Tu veux t'en aller ? avait répété l'autre, les yeux et le visage plissés. Redis un peu, pour voir, mon gars ! Et Pierre d'expliquer. Trois ans, son contrat moral rempli, il préférait reprendre sa liberté. Tête penchée, le Prêcheur avait écouté jusqu'au bout. Mais, en fait de réponse, il s'était contenté d'un signe de menton. L'instant suivant Pierre se retrouvait à genoux, bras tordus dans le dos, gorge offerte, devant un Prêcheur jouant avec son coutelas et expliquant qu'il ne supportait pas les ingrats. « Qu'est-ce que je deviendrais si tous faisaient de même ? J'aurais plus qu'à crever ! sacré oublieux ! » Pour éviter d'être égorgé, Pierre avait promis ce qu'il exigeait. Le second obstacle se présentait sous la forme d'une angoisse : à la lutte inévitable contre les hommes s'ajoutaient l'espace et le temps. Déjà, commencer par fuir, avec le Prêcheur aux trousses, serait une rude épreuve.

En avait-il passé des nuits à énumérer puis à classer les dangers et les obligations incontournables : réchapper aux patrouilles, aux garnisons, aux bandes errantes de loups, à quatre pattes ou à deux jambes. Une conclusion s'imposait : un homme seul n'en réchapperait pas. Pareille aventure réclamait plus le goût du suicide que l'amour de l'exploit. Il existait pourtant une solution. Si Garnier et Perrinet l'accompagnaient, les risques pouvaient être vaincus. Mais a-t-on le droit d'entraîner des amis dans une expédition aussi folle ?

Quelques instants passèrent puis, comme un ressort qui se détend, il se leva. Au diable les raisons, la coupe était pleine. Il allait foutre son camp. Il acheva de boutonner sa cotte. Et pas plus tard que tout de suite. Pour où ? Vers le sud. Un nom lui vint à l'esprit : Marseille. Courait-il à la mort ? Probable ! Mais du moins aurait-il affronté son destin. Ici, un jour ou l'autre il y passerait.

Coiffé du bassinet, il ne lui restait qu'à ajuster sa vieille cape, au drap élimé jusqu'à la trame, lorsqu'il lorgna vers ses insépa-

rables qui lentement émergeaient. Garnier l'Olonnais, un colosse transfuge de la marine, dont le bateau avait coulé au large de Belle-Isle et qui s'était juré de ne plus reprendre la mer, et Perrinet le Goupil, ou « le Nantais », moine en rupture d'abbaye, dont l'esprit vif et caustique chassait souvent les papillons noirs. Allait-il les abandonner sans un mot ? Il les héla : « Écoutez-moi les gars ! » et il lâcha d'un coup qu'il fichait le camp. S'ils voulaient le suivre c'était le moment.

Mine ahurie, Perrinet répéta l'affirmation avant de questionner : Ficher le camp ? Pourquoi ? Comme Garnier réclamait aussi des explications, Pierre résuma brièvement : pour vraiment vivre.

« Qu'appelles-tu vivre ? » ricana le Goupil.

Une collection de mots jaillit sans ordre : soleil, livres, vins, femmes, écus, vêtements, mangeailles... Dès le quatrième Perrinet sauta sur ses pieds : Assez, assez ! quel programme ! il ironisa, si Pierre l'avait dit plus tôt il serait déjà fin prêt. Cependant, l'Olonnais lui aussi s'harnachait bougonnant : Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Qu'il resterait seul ?

Avant même d'atteindre l'angle de la ruine, une réflexion de Perrinet stoppa ce bel élan. Pierre avait-il en tête un bobard crédible pour tromper le Prêcheur ? Un conseil de guerre s'imposait. Tandis que Pierre se creusait l'esprit, ses deux compagnons envisageaient les conséquences d'un échec. Pas besoin d'être prophète, affirma Perrinet, pour prévoir que cordes et branches les attendaient. Et l'Olonnais d'ajouter : « Avec en prémices quelques câlineries genre découpage des organes sensitifs : nez, oreilles, etc. — La ferme », maugréa Pierre.

Du temps passa. La compagnie entière s'ébrouait quand Pierre se dressa. « J'ai trouvé ! » Il leur précisa qu'ils n'auraient rien à dire, ni l'un ni l'autre. La cause entendue, les trois complices se retrouvaient un instant plus tard sous l'œil inquisiteur du capitaine.

Parfois, en veine de confiance, il arrivait au Prêcheur d'évoquer sa jeunesse. Aîné de sept garçons, il était entré dans la vie active comme apprenti boulanger, à Rouen. Claques et coups de pied au cul avaient trempé son caractère, comme le pétrin ses muscles, et l'avaient doté d'un inextinguible désir de vengeance. Avec des gloussements de joie il contaient son premier meurtre : celui d'un sergent hâbleur qui tentait de le déconsidérer aux yeux d'une chambrière du voisinage. La boulangerie finie, il vécut de larcins, d'entôlages, jusqu'à la nuit où, dans un bouge, un capitaine de mercenaires le recruta. Thomas pensait exécrer la hiérarchie. Il se contraignit d'abord à obéir, pour mieux savourer les brimades que subissaient ses camarades récalcitrants. Ensuite, la passion d'imposer sa volonté lui fit briguer des grades. Il s'épanouit. Pas plus que quiconque il ne comprit d'où lui venait son ascendant sur les hommes. En fait, les pires crapules, des êtres pétris de violence, de fourberie, de cruauté, devinrent chiens couchants devant lui. Sa compagnie, lorsqu'il la créa, n'en fut que plus recherchée.

A trente-cinq ans, Thomas le Prêcheur était un grand diable aux yeux clairs et froids. Sa prestance accréditait la rumeur selon laquelle les ribaudes, voire certaines bourgeoises, aimaient laisser errer leurs doigts dans les poils blonds de sa moustache et de sa barbiche. Elles le tenaient pour beau, plastronnait-il. Sa jovialité s'accordait avec une virulence efficace qui ne laissait jamais survivre derrière lui un mécontent ou un espion. Quant à sa méfiance elle l'amenait aux ruses les plus subtiles et aux décisions foudroyantes.

Accoté au muret de la soue, le Prêcheur écouta sans broncher. Après le dernier mot il éclata de rire et lui assena une claque sur l'épaule. Sacré Évêque ! Toujours manigancier ! Avec ces bons dieux de doctus, impossible de tout prévoir ! Sûr et certain qu'un de ces jours Pierre le ferait crever de rigolade. Ainsi, voilà

que dès son réveil il souhaitait courir sus à des ombres ? Bien entendu, il comptait traîner derrière lui ses deux âmes damnées ! Beau trio en vérité ! Après un amical coup de poing il reprit : « Ne serais-tu pas en train de chercher à me berner avec des contes à dormir debout ? »

La mine de Pierre en imposa même à ses amis.

« Comment ? »

— Comment ? En t'apprêtant à me jouer le coup de l'éclipse. Après que l'idée te soit venue d'offrir tes services à des marchands en mal d'escorte, dans l'espoir d'une solde en belle et trébuchante monnaie. »

Abandonnant brusquement le ton de la plaisanterie, l'air agressif, le capitaine questionna :

« Me prends-tu pour une poire ? Ou bien souhaiterais-tu par hasard te balancer au bout d'une branche ? »

Pierre haussa les épaules. Pourquoi cette suspicion ? Les choses étaient simples. Il s'agissait de repérer un convoi entrevu, de jauger ses forces et, éventuellement, de l'intercepter.

Ouais ! Présenté de la sorte, aucun problème. Mais avait-il calculé les trajets et le temps nécessaires avant de songer à dresser l'embuscade ? Les marchands (si marchands il y avait) allaient-ils s'arrêter et sagement les attendre ? Pour opérer il fallait faire vite, très vite. Utiliser des chevaux ? Nenni ! Aussi vrai qu'il s'appelait Thomas, il ne prêterait sous aucun prétexte des chevaux à ces trois lascars. Oh que non ! Dans ce cas, pas de patrouille. Il haussa les épaules et ricana. Mieux valait en faire son deuil. A moins que l'Évêque n'eût une proposition de dernière minute.

« J'en ai une ! »

— Laquelle ? »

Au tour de Pierre de ricaner. A quelle date remontait la dernière solde versée ? En vérité, cela faisait si longtemps qu'ils ne se souvenaient plus à quoi ressemblait un denier, encore moins un sou. Quant à la livre... cette pièce devenait mythique.

Si Thomas prenait en main l'affaire du convoi, et qu'elle s'avérât fructueuse, il faudrait partager entre tous. Or, tous trois s'y refusaient. La part de Thomas ? D'accord. Celle aussi d'un cavalier ? Encore d'accord. Mais pas plus !

« T'as pas tellement l'esprit du partage chrétien, mon salaud ! »

Surprendre en plein délit de cupidité ses sergents émoustilla Thomas, le détendit, le rassura. Sa moustache et sa barbiche tremblèrent d'un rire contenu. Il lança une nouvelle bourrade à Pierre puis, redevenu sérieux, s'absorba quelques instants dans la réflexion. Enfin, il décida :

« D'accord ! Tu m'as convaincu ! Mais... » Ses réticences réapparurent. « Je te préviens qu'à la moindre tentative de renarderie ça chauffera ! »

Il se tourna et gueula vers l'ancienne chapelle : « Landry ! Viens çà ! »

Se retournant vers Pierre, il expliqua. Les choses allaient se passer dans les règles. Landry et l'Évêque se haïssaient, il le savait depuis belle lurette. Alors, façon d'éviter un coup fourré, celui-ci les accompagnerait.

Hirsute, juste réveillé, Landry apparut. Son ahurissement momentané rehaussait encore sa laideur. Plus que ses traits, c'était en général ses yeux et une expression globale de vulgarité qui créaient un malaise et incitaient les regards à se détourner. Leur brumeuse cruauté ne laissait personne indifférent. D'autant qu'à l'évidence le bougre ne manquait pas de moyens pour satisfaire ses instincts : d'interminables bras musculeux pendaient à des épaules épaisses comme celles d'un ours, et ses mains ressemblaient à des pelles de boulanger.

Cependant que le Prêcher expliquait la situation à Landry, il guettait encore les trois amis, cherchant à surprendre un signe, l'indication d'une secrète connivence.

« Prudence, Landry, prudence ! Faudra pas somnoler ! Sou-

viens-toi de ce jour où tu tirais les cheveux de l'Évêque, de sorte que je puisse essayer le fil de mon couteau sur sa gorge. »

S'adressant à tous il précisa qu'il leur accordait une paire d'heures. S'il s'agissait d'un convoi protégé par de nombreux hommes d'armes, Landry reviendrait aussitôt le prévenir. Tandis qu'eux trois jalonnaient d'indices le chemin emprunté. Après une pause le Prêcheur sourit. L'Évêque pouvait lui faire confiance, dans le partage ses droits seraient respectés.

Puis il fit un grand geste.

« Maintenant foncez ! »

La pluie qui avait cessé un bref instant recommençait à tomber. Les trois piétons d'un pas aussi rapide que possible s'éloignèrent, suivis du cavalier. Dans le hameau, désert en apparence, des dizaines de paires d'yeux surveillaient leur départ.

CHAPITRE II

Les herbes s'écrasaient sous le pied sans pour autant former assise. La terre meuble des champs détrempés collait à la semelle des solerets, remontait sur les cous-de-pied lorsque la chaussure s'enlisait. Pourtant les trois hommes filaient bon train.

Pierre, profitant d'un moment où Landry poussait son cheval contre une bande de corbeaux, conseilla une fois de plus la vigilance. Le Prêcheur à coup sûr ne les perdait pas de vue. Le rendez-vous avec la Hire, fixé dans cinq jours, lui laissait encore trente-six heures pour leur courir aux trousses. Après, dame... ! Adieu le Prêcheur.

Ils approchaient de l'orée du premier bois, d'ici peu ils s'engageraient sous la futaie, lorsque Landry, qui se maintenait soigneusement à quinze ou vingt pas, commença à donner des signes de nervosité. Quand deviendraient-elles visibles, ces traces de marchands ? N'auraient-ils pas eu des visions ? A moins que leur malignité n'ait... les questions, entrecoupées de ricanements et de menaces, se voulaient blessantes, tentaient de provoquer.

Pierre et Garnier se contentaient de hausser les épaules. Perinet seul s'entêtait à donner la réplique.

Vaines tentatives pour calmer une méfiance qui se renforçait à chaque pas. Au point que Landry hésita à franchir la première ligne d'arbres.

Fin 1421, Anglais et Bourguignons se partagent la majeure partie de la France. Seuls le Berry, la Touraine, le nord du Poitou et le fidèle Languedoc obéissent encore au Dauphin. Pierre Collet, ex-écolier du Quartier latin, pourchassé en raison de sa participation au projet de réforme du royaume, combat Anglais et Bourguignons.

Décidé à rompre avec cette vie de bestialité et de violence, il s'enfuit en compagnie de deux amis pour aller vers le soleil. Ils vont traverser le royaume des Lys qui agonise, martyrisé par les ambitions des uns et les lâchetés des autres.

Au « Bal du proscrit » flagellants et écorcheurs, pestiférés et pauvres diables, manipulateurs des tarots ou artistes dansent la gigue. C'est parfois l'amour mais surtout la mort qui donne le branle. Cependant que se colporte d'un bout à l'autre de l'horizon un dicton : « Le royaume perdu par une putain sera sauvé par une pucelle. »

Une fresque picaresque où aventures amoureuses et épopées guerrières se succèdent, offrant un saisissant tableau de la France du XV^e siècle.

Illustration de couverture :
La Tentation de saint Antoine
(Détail du volet gauche du triptyque),
J. Bosch. © Giraudon.



B 24536.0  3.97
ISBN 2.207.24536.5
125 FF TTC